

Emmanuelle Pagano

# Les Adolescents troglodytes

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*Je mets mes pas dans les traces de  
mon frère jusqu'à l'arrêt de la navette.*

(Lola, hiver 2004-2005)

**Jeudi 1<sup>er</sup> septembre**

(pause)

Très vite comme d'habitude j'en ai eu marre, de la fête et de son vacarme. Je me suis éloignée discrètement, en prenant la petite route des éoliennes, puis un chemin à droite, dans les bois. J'ai fait pipi dans le sent-bon de l'humus. Je me suis assise sur une pierre fraîche et plate, reposante. La fête en sourdine jetait ses basses loin dans mon dos. Me pencher me donnait un petit mal de tête qui me faisait un bien fou. J'ai grattouillé la terre humide. J'ai trouvé un gland cassé un peu pourri, je l'ai mis dans ma poche avant de me frotter les mains. Mais à quoi ça me servait de les avoir décrassées puisque je me suis relevée bizarre, et que tout le temps de la marche, j'ai

serré fort, jusqu'à l'écrabouiller, ce demi-gland gâté dans une paume moite. Je sais pourquoi j'étais bizarre, c'est parce que dans cette fête il y avait déjà quelque chose de la rentrée. L'écho du ball-trap me suivait, même au fond du bois, à cause du vent tournant. Et ramenées par le vent aussi, de grosses mouches fluo, vertes et désagréables, se mettaient dans ma nuque. Je marchais de plus en plus agacée. Sur mes joues une touffeur me gênait dans les clairières. Dans le bois au contraire, à l'ombre encore violacée par l'invasion des ancolies, j'avais cette impression récalcitrante d'avoir presque trop froid. Il n'y a pas de milieu sur le plateau, pas de printemps, que des écarts. Il fait chaud, et puis non, c'est l'été, mais l'hiver. La rentrée déjà.

C'est aujourd'hui je le sais bien, mais il y a deux semaines, pendant la fête des Pensées, à cause du vent et du tapage, j'avais déjà la tête à mes gamins, et j'en avais pas envie, non, pas encore.

J'ai retrouvé le goût d'eux juste ce matin, comme chaque année, en me levant très longtemps à l'avance pour aller chercher la navette au garage, et me préparer tranquille, à conduire len-

tement dans ma nuit, avant d'aller les prendre, un par un ou presque, au tout début de leur premier jour d'école.

Près du lac il y a un terre-plein où je peux me garer. Au bord un pommier. Les pommes pourries au sol passent sous les roues, s'y collent écrasées et molles. Je descends, j'en ramasse deux, mûres à point. Le jour se place, on y voit à peine, c'est bientôt l'heure, mais j'ai le temps de descendre. De cet espace, mon parking, on ne voit pas l'eau, mais le lac si, on voit bien que les arbres sont en creux, sont en vide au milieu. Les matins tôt le vide est plein de brumes. C'est le trou du lac, le lac, ma pause, ma mer, mon temps.

Je fais souvent cette pause entre mes trajets, avant, après.

On n'est pas vraiment en automne comme les pommes ne le savent pas, on est juste au début de septembre, le jour est encore matinal, mais la rentrée fait tomber des feuilles, ça tout le monde peut le voir, et mes chaussures sont tout humides d'aube

sur ce parking au-dessus de la forêt qui entoure le lac.

Bientôt le jour se fera très en retard, et je ne verrai mes grands que dans leur nuit.

Je m'approche des arbres plus bas, de cette doline d'embrun ou de rien. Je prends le sentier, ce bout de ligne que j'ai tracé toute seule, à force de passer patiemment, ou sans attendre, nerveuse, l'envie d'arriver vite à travers les ramures et le poudrin. Il descend presque insensiblement, avec des griffes de branches, des froids humides, des odeurs d'eau, et certains jours des sons lointains de castors, comme à la rivière quand j'étais tout petit. Des frottements qui s'échappent à mes pas, à ma mémoire.

Au bout de mon chemin il y a un bouleau pleureur, long, vieux, courbe, et sous lui mon abri, ovale, étroit, mais confortable. Je m'assois mais le lac, bavant froid entre ses racines, tout gris ou noir, est si bruyant malgré le calme en moi, malgré nos solitudes.

Il n'est jamais tranquille ce lac, c'est un cratère de maar sourd, aveugle aussi, un trou gris, au res-sac sonore millénaire. Moins il y voit, moins on y voit, plus il fait son bordel, caverneux.



Le lac de la ferme du fond, le lac artificiel, il est tellement plus silencieux.

Au sol de mon bouleau le lac fait son bruit, permanent, un bruit qui me prend souvent bien avant d'arriver. Il me guide dans le jour encore tout maigre. Un bruit bas et plein, comme si le volcan mort ne l'était pas vraiment.

Je jouais souvent à mourir, quand j'étais petit garçon, je voulais qu'on me pleure. Je me pleurais tout seul, souvent près d'un arbre, dessous ou dessus, comme aujourd'hui dans mon bouleau pleureur, cachée par ses branches fines.

Je mange une des pommes, assise dans mon arbre femelle, les hanches pleines d'eau. Je dis ça, mais je n'ai jamais regardé. Je n'ai jamais pris de fleur de bouleau dans mes doigts pour l'ouvrir et savoir, d'ailleurs je suis pas la seule, je me demande bien qui s'en préoccupe, du sexe des arbres. Je crois bien que le bouleau, c'est pas comme le saule, il a deux sexes, les fleurs femelles sont plus en haut, sur des rameaux élevés. Je lève les yeux, mais je ne vois rien, ce n'est ni la saison ni le moment. Je ne vois rien qu'une pluie de ramures ternes, je ne vois que du blanc presque bleu, du bleu pâle sale et plongé dans sa tourbière. Il est plus pleureur encore, plus courbe et traînant qu'un saule. J'écarte les ramilles

qui m'empêchent de voir la vase à mes pieds. Un mouvement lourd nous borde, et très vite ce sont les vagues profondes. Le lac absorbe toute la lumière, ne renvoie rien, ni regard ni visage, ni jour ou nuage. Je lance mon trognon, et je ne vois pas, je ne devine même pas où il retombe. Mon bouleau est bleu comme tous les arbres autour du lac. Peu d'orangé, même en automne, à cause de la présence dominante, imposante, des conifères, pas de vert non plus en été à cause de la baille grise, presque noire, du volcan plein de vide d'eau. Pas de clarté ou si peu en hiver. Ici c'est mon espace bleu sombre. Les arbres ne sont pas traversés par les saisons, à peine noués par le temps et la flotte à force de décennies. Mon bouleau comme le reste est bleu, sali d'hématomes, sans feuilles en hiver il prend le marine des épicéas, sans âge il prend la forme de l'eau, des larmes, se redresse un peu, puis avec les feuilles glabres, douces, il se fait border de mousses outremer, mais le lac ne déborde que sur lui-même, et mon bouleau se lave au même endroit à l'eau, à l'air du lac, et moi je suis assise en dessous. À l'étroit. Ma pause.

Je m'arrête là, parce que j'ai besoin du lac et de l'ombre pour me souvenir, pleurnicher sur ma mémoire comme une vieille. La mémoire, il faut la laver et la remplir tous les jours.

Je me cachais, j'allais chercher les coins comme ça, petit garçon, pour trier mes émotions, et ma mère criait mon nom tout près sans me voir, sa voix s'épaississait avant de s'éloigner, revenir, repartir, et finir assez loin pour que je puisse me mettre enfin à penser.

Dans les bois, derrière la voix de ma mère, il y a des années, j'ai entendu une cloche tout près de ma cachette. Je me suis demandé ce qu'elle foutait là, cette vache, si loin des premiers prés. J'ai cherché un peu en écartant les arbustes. Mais je cherchais trop haut. Soudain je l'ai vue, allongée, sa masse écrasante, vautreée dans les feuilles humides et fragiles, et ces feuilles de les voir sortir de là, de son corps énorme en tas sur la terre gonflée d'eau, ça me faisait mal. Mais c'était la vache la plus douloureuse de nous. C'était pas une des nôtres, ni des autres, aucune de toutes les vaches que je connaissais, et j'en connaissais vraiment beaucoup, des dizaines. Elle était blanche, sale, et soufflante, pleine de crampes, bruyante. Elle a voulu se lever à cause de moi, mais j'ai su la calmer en posant ma main à côté de sa douleur. Appuyer juste ce qu'il faut. Les pieds tendus du veau dépassaient, contraints. La peau de la poche déchirée pendait vide. Trop tard, alors j'ai tiré comme un sourd (sourd à la voix encore présente

de ma mère), avec toute ma force de gosse de huit ou neuf ans je sais plus pour l'aider à vider son veau mort. Il était énorme, comme lourd, trop gros, un veau de hanches solides, un veau de concours. Mes bras glissaient de sang et de boue, de feuilles molles mortes. Je ne suis pas arrivé à le sortir. J'ai voulu courir prévenir quelqu'un, mais non, je n'étais pas sûr d'avoir bien fait. Je n'ai prévenu personne, j'entendais à nouveau mon prénom dans la voix de ma mère et j'ai eu peur de me faire engueuler. Je suis revenu pas trop vite vers la ferme, en essayant de diluer l'émotion qui me tressait des frissons de partout. J'aurais pu chiper la vèleuse, mais je ne savais pas m'en servir et transporter ce truc immense, plus haut que moi, c'était pas possible. Je réfléchissais, je traînais.

Ma mère avait l'air ennuyée à cause des habits sales de forêt. Elle s'est agenouillée pour me dire je vais pas te gronder, j'aime bien quand tu joues dans les bois, mais fais attention s'il te plaît, je vais pas m'en sortir pour faire sécher le linge avec ce temps.

Le temps chez ma mère, ça voulait dire la bruine, la brume, le temps qu'il faisait toujours là-bas, mouillé, à la ferme du fond, la pluie, le brouillard ou la neige, ou même la pluie, le brouillard et la neige, mélangés par le vent, le brouillard fait de neige pure à cause de la tour-

mente, mais aussi tout le temps qu'il faut pour le linge, le ménage et tout ça. Elle nous répétait vous ne savez pas tout le temps que ça prend, et c'est déjà l'heure de la traite, ton père a besoin d'aide à l'étable, Axel, et toi, viens m'aider avec le panier s'il te plaît.

Je prenais une poignée du panier, ma mère l'autre, et on montait au grenier.

Personne n'a jamais parlé d'une vache venue vèler, et mourir, pourrir dans les bois de vers chez nous. Je sais comment ça sent vite, les grosses bêtes mortes, mais personne n'a rien dit. Ni moi.

Je l'avais peut-être rêvée, pour m'inventer une excuse, une raison à mes salissures, à mon émotion, une raison pour moi tout seul.

Je me demande si le lac artificiel, en recouvrant mon enfance, a remonté ces corps, ou ce qu'il en restait. À moi il m'en reste le souvenir de tout cet effort de sang et de boue, de feuilles mortes avec lesquelles je me suis frotté et mouché après, en pleurant.

Je pleurais beaucoup petit, souvent, et je ne savais pas pourquoi.

Je me suis mise à pleurer pareil, abondamment, après mon opération, quand le premier sen-

timent au réveil c'était une douleur tellement grande qu'elle débordait de mon vagin à vif et tout neuf jusqu'au ventre de ma mère. J'étais dans les vapes, sous morphine, et je retournais mes souvenirs dans tous les sens. Je portais à bout de bras le corps lourd du veau mort. Je rouvrais les yeux. Et c'était le fœtus si léger, tout étroit dans mes petites mains de petit garçon effrayé, effrayé par ce bébé minuscule, inachevé, par tout ce sang sorti, et l'écho des flaques encore à sortir, par les cris de mon père qui me disait lâche ça, en appuyant de toutes ses forces sur le bassin de ma mère pour essayer stupidement d'arrêter l'hémorragie. Elle avait déjà lâché prise, vidée. On habitait trop loin de l'hôpital, et ma mère avait dit laisse à mon frère qui voulait appeler les pompiers, je sais comment on fait, tu sais bien, c'est pas la première fois, de toute façon ça tourmente trop.

Sous morphine, et sous la douleur qu'elle calmait si mal, je voyais les deux corps, le veau large et mon petit frère, mon petit fœtus violet, nager vivants dans les eaux du lac. Le veau trop massif a coulé. Le petit bout, mon petit frère, ma petite sœur, était comme bercé de gestes sous-marins, il remontait, j'approchais une main dans mon délire, je touchais un bras porté, une jambe menue et bleuie à la surface, une épaule légère et creuse comme du bois flotté.

Je n'aurai jamais d'enfant, c'était ce que répétait mon frère, si tu fais ça, tu n'auras jamais d'enfant. Je venais de faire ça, oui, et c'était tant pis, tant mieux, si je ne devais jamais en avoir, des enfants morts.

Les bleus d'eaux et d'arbres, ce ne sont pas les mêmes, mais à l'ombre du lac on ne peut pas les séparer.